

## LETTRES ANNAMITES

Nous venons d'apprendre la mort de M. Phạm Huy-Hồ, père de notre sympathique confrère, M. Phạm Huy-Lực, rédacteur en chef du *Trung Bắc tân-văn*. C'est une figure originale de lettré annamite qui disparaît. C'est pour nous un aîné dont la vie toute d'honneur et de dignité, de patriotisme éclairé et de souriante philosophie est une leçon qu'il est réconfortant de méditer en ce moment de malaise moral où les vieilles traditions s'en vont, où les disciplines nouvelles n'ont pas encore donné leurs preuves.

M. Phạm Huy-Hồ appartenait à cette génération d'hommes qui avaient trente ans au moment de la conquête. Ils ont vu les soldats français fouler la terre natale, les hordes chinoises dévaster les campagnes annamites, et assisté impuissants aux malheurs et aux désastres de la patrie causés par les méfaits d'une Cour rétrograde et l'incurie de mandarins incapables. Leur cœur endolori en reçut une blessure qui ne s'est jamais fermée tout à fait. Mais tandis que les uns s'enfermaient dans une retraite dédaigneuse, ne voulant rien connaître, rien entendre de l'étranger vainqueur, tandis que les autres, mûs par une haine farouche, ne parlaient que de débarrasser le pays de l'invasisseur, y travaillaient même par des moyens plus ou moins efficaces, M. Phạm Huy-Hồ était de ceux qui se sont adaptés. Connaissant l'état du pays, il a loyalement accepté le nouveau régime. Mais, à la différence de bien d'autres, il l'a accepté sans chercher à l'exploiter à son profit. Et c'est cela qui faisait la dignité de cette vie qui, pour n'avoir pas été comblée d'honneurs et de richesses, pour s'être passée même inaperçue dans cette cohue des appétits se manifestant à tous les changements de régime, n'en avait pas moins une inestimable valeur morale. Fils de mandarin, il eût pu être mandarin lui-même ; il ne l'a jamais recherché. Il s'est contenté du rôle, plus modeste, mais bien plus utile pour un

esprit curieux comme lui, d'observateur de la nouvelle société qui s'édifie. Ce rôle ne laisse pas d'avoir son importance dans ces époques troubles où chacun cherche péniblement sa voie et désespère souvent de la trouver. C'est alors que « l'observateur », se tenant un peu au-dessus de la mêlée, a le plus de chance de distinguer le bon chemin, et pour peu qu'il ait une certaine autorité morale, il peut servir de guide à ses contemporains. C'est le sage selon la pure tradition confucéenne, qui étudie, observe sans cesse, et par cette étude attentive connaît les hommes et comprend les événements, sachant patienter, attendre, s'abstenir même, quand ces derniers ne sont pas favorables, mais sachant aussi agir quand les circonstances s'y prêtent, cherchant à insérer son action dans la complexité des événements, réussissant ainsi parfois à en modifier le cours, tout en ne heurtant pas de front les difficultés par une dépense inutile d'énergie, mais en les tournant habilement de manière à les réduire notablement, sinon à les faire disparaître. C'est cette forme d'action sage, mesurée, intelligente et toujours efficace que la génération nouvelle brûle de remplacer par une forme brutale, désordonnée, incohérente qui nous vient d'Occident.

M. Phạm Huy-Hồ, sans donc prendre aucune part active à la vie du pays, a su l'étudier de près et la comprendre parfaitement. Lettré de l'ancienne école, il a su habilement concilier la tradition et le progrès. Il a compris que la cellule de la vie sociale et publique dans ce pays est la commune, et avant que personne ne parlât encore de réforme communale, avant qu'elle ne soit devenue pour beaucoup une sorte de tremplin politique, il l'avait déjà envisagée dans son propre village. Il a compris aussi que cette réforme, comme toutes les autres, est conditionnée par une réforme fondamentale qui est celle de la mentalité même de notre peuple. Celle-ci ne peut être

modifiée que par l'éducation et les mœurs. L'éducation officielle est et restera négative, tant qu'une refonte totale du système actuel n'interviendra pas pour l'adapter judicieusement aux besoins du pays, et tant qu'une place n'y sera pas faite à l'éducation morale et civique. Il faut y remédier par un renforcement en quelque sorte de l'éducation familiale et par une réforme lente et intelligente des mœurs. C'est dans ce but qu'il a recueilli les anciennes coutumes annamites, les a étudiées avec soin en montrant ce qu'elles ont de bon et aussi ce qu'elles ont de mauvais, en engageant ses compatriotes à conserver ce qui est bon et à rejeter ce qui est mauvais. Il est regrettable qu'il n'ait pas été suivi dans cette voie, et que la grande vague de démoralisation qui s'étend sur tout le pays ait rendu ses efforts inutiles. Une de ses tristesses en mourant a été certainement de constater les progrès formidables de cette décadence des mœurs, qui tend non seulement à désagréger la famille et la cité annamites, mais aussi à détendre tous les ressorts secrets de l'âme individuelle.

Mais il a compris surtout, et c'est ce qui montre sa perspicacité, que l'instrument de toutes les réformes, celui de notre émancipation intellectuelle, morale, politique, c'est la langue annamite. Il a compris qu'une nation vit par sa langue, et que tant que la langue nationale est cultivée, l'âme nationale y puise son aliment et sa force; elle ne saurait dépérir malgré tous les dangers intérieurs et extérieurs qui la menacent. Une élite sérieusement sélectionnée doit apprendre à fond les langues étrangères pour pouvoir s'abreuver aux sources mêmes de la culture moderne; mais cette culture, elle doit la répandre, la vulgariser ensuite en langue nationale à l'usage de la masse dont l'éducation ne saurait être faite qu'en annamite. L'élite elle-même doit posséder un bon fonds national formé de ce qu'il y a de meilleur dans l'ancienne culture sino-annamite. Faute de ce fonds national, elle ne serait qu'une pseudo-élite dont l'action perturbatrice est éminemment néfaste au pays. Un annamite, fût-il premier docteur de la première Université du monde, s'il ne sait plus parler convenablement sa

langue et ne connaît plus rien des anciennes traditions de sa race, est un être inutile, bien plus, un monstre. C'est pour, d'un côté, éviter la formation de pareils « monstres », et de l'autre, aider à la diffusion de l'instruction dans la masse, que des hommes, comme M. Phạm Huy-Hồ, ont entrepris une propagande active en faveur de la langue nationale. Ce lettré sino-annamite n'avait pas la superstition des caractères chinois; il avait au contraire le culte de la langue annamite, la langue vulgaire comme diraient volontiers encore quelques-uns de ses collègues. Il était certainement dans tout le Tonkin le lettré qui connaissait le mieux le parler populaire annamite. Chansons, proverbes, dictons, locutions populaires de toutes sortes, allusions à des légendes locales, à des coutumes disparues, il en savait par cœur des milliers et des milliers. C'était vraiment un dictionnaire vivant qu'on avait plaisir à consulter. Quand il arrivait de Phú-thọ, il venait souvent me voir, et nous passions parfois des heures entières à découvrir des beautés de la langue annamite, oui, des beautés, n'en dédaigne à ceux qui soutiennent, parce qu'ils ne la connaissent pas, que notre langue est pauvre et qu'elle est incapable même de donner un enseignement primaire. Un jour, commentant certaines locutions du parler populaire, nous étions tombés en admiration devant l'extraordinaire finesse d'observation psychologique qu'elle dénotent. Il s'écriait: « Nos ancêtres, mais ils connaissaient l'âme humaine comme leur main. Et puis, l'annamite est une belle langue! » — Il a ramassé quantité de documents sur la langue annamite et travaillait même à un dictionnaire qui doit être assez avancé. M. Phạm Huy-Lục nous doit de recueillir tous ces documents et de les publier un jour.

Tel est le parfait honnête homme, le lettré consciencieux et perspicace, qui vient de mourir, modeste comme il a vécu, à l'âge de 70 ans à Phú-thọ, entouré de l'affection des siens et des regrets unanimes de ceux qui ont eu le privilège de le connaître.

Cette mort me rappelle celle d'un autre lettré de la même lignée spirituelle, Nguyễn Bá-Học, survenue il y a quatre ou cinq ans à Nam-định. Comme son col-

lège de Phú-thộ, c'était un sage aimant la retraite, mais ne se désintéressant pas pour cela des affaires du pays. Le jour de son enterrement, on peut dire que tout Nam-định était à ses obsèques. Ayant à dire quelques paroles sur sa tombe, je fis allusion à cette foule immense qui l'accompagnait à sa dernière demeure. « Voilà, disais-je, un lettré modeste, n'occupant aucune charge publique, ne remplissant aucune fonction officielle, n'ayant aucune décoration ni distinction honorifique quelconque un de ces lettrés à la robe de toile, comme aimaient à dire nos anciens, et pourtant ses funérailles sont vraiment dignes du plus haut/dignitaire de l'Etat ; on peut dire que ce sont vraiment des

funérailles nationales, puisque toutes les classes de la société y sont représentées. Combien de ceux qui ont la poitrine charmée d'or peuvent prétendre à des funérailles pareilles ?... » — On m'a rapporté après que les mandarins qui assistaient aux obsèques n'étaient pas, paraît-il, très contents de ce langage, qu'ils prenaient pour une allusion à leur adresse.

J'imagine que M. Phạm Huy-Hồ aura dimanche prochain (1) les mêmes funérailles à Phú-thộ ; il les aura bien méritées, car tout comme Nguyễn Bá-Học, il fut un lettré modèle, comme on n'en trouve presque plus aujourd'hui.

PHẠM QUỲNH.

## POLITIQUE ET ADMINISTRATION

Dans tous les milieux annamites tant soit peu cultivés, on discute maintenant politique. C'est la mode du jour. Quoique ces discussions ne présentent pas le plus souvent un intérêt bien palpitant, elles dénotent néanmoins chez la nouvelle élite annamite un goût de plus en plus vif pour tout ce qui touche aux affaires publiques et aux destinées du pays. Elles sont en tout cas un signe des temps. Elles marquent une évolution qui s'est opérée dans les esprits depuis la guerre et dont le « triumvirat » cher à M. de Monpezat n'est par conséquent en rien responsable. Si les Annamites, du Nord au Sud de l'Indochine, manifestent un certain engouement pour la politique, ce n'est la faute ni à M. Phan Bội-Châu ni à M. Bùi Quang-Chiêu, ni à votre serviteur, qui n'en peuvent mais. On leur reproche, au contraire, de ne pas en faire assez, de la politique !

Mais il s'agit de s'entendre. Si du côté français, on nous accuse de vouloir faire de la politique, ou, comme on le dit très élégamment, *politicailler*, et d'en répandre le goût malsain parmi nos compatriotes, et si du côté annamite, on

nous reproche au contraire de ne pas sacrifier avec assez de ferveur et d'enthousiasme à la nouvelle idole, c'est peut-être que nous ne méritons ni cette accusation ni ce reproche. Je ne parle pas pour les deux autres « triumvirs » avec qui je n'ai pas de rapports directs et suis loin d'être d'accord. Mais je peux dire que pour moi personnellement, si je n'ai pas pu donner suite à ce projet d'un groupement progressiste annamite dont l'initiative venait de moi et dont le champ d'action ne devait comprendre que le seul Tonkin. — (on voit donc que c'est un peu du passé et qu'il s'agit d'un projet ajourné), — c'est justement parce que je n'ai pas avec bon nombre de mes compatriotes la même conception de la *politique*.

Autant par éducation que par tempérament, je répugne à ces pratiques de démagogie et de surenchère en quoi consiste déjà, — singulier résultat de l'influence française, — ce qu'on commence d'appeler « la politique » en ce pays. Mon abstention lors de récentes manifestations m'a valu trop de rancune et de suspicion de la part d'un certain clan de mes compatriotes, pour qu'elle ne témoigne

pas en faveur de cette répugnance qui m'est naturelle, instinctive, congénitale. Ceci pourrait paraître un plaidoyer *pro domo*. J'avoue que je n'en sens nullement le besoin. Je n'ai pas à me justifier ni à me disculper de rien. Comme tout Annamite digne de ce nom, j'aime mon pays, et je rêve pour lui un avenir de prospérité et l'indépendance. Je ne crois pas que ce soit un crime de faire ce rêve et d'appeler de ses vœux les plus chers la venue du jour où les Annamites seraient à même de diriger eux-mêmes les destinées de leur patrie. Si les Français n'ont pas à nous aider à rendre ce jour plus proche, — ce qui serait pourtant leur rôle de tuteurs et d'éducateurs, — ils ne sauraient en pleine justice nous en vouloir de consacrer nos efforts à ce but qui est pour nous l'idéal vers lequel nous devons marcher. Tous les Français d'ailleurs sont loin d'être hostiles à cet idéal. Il n'y a qu'à lire la belle étude de M. Ernest Babut parue dans le dernier numéro de la *Revue du pacifique* pour se rendre compte qu'il y a en France, comme ici, des esprits généreux pour qui la future indépendance de l'Annam n'est pas une perspective si désobligeante qu'on le croit. Que dit M. Babut ? « Comment quand, partirons-nous de l'Indochine ? » se demande-t-il. Et il répond : « Nous n'en savons rien, mais nous savons que nous devons en partir un jour, lorsque notre tâche sera terminée, c'est-à-dire lorsque les Annamites seront devenus assez grands pour se gouverner eux-mêmes. Nous ne devons pas rester dans leur pays un jour de plus que notre présence n'y sera nécessaire, et nous ne pensons pas que la France démocratique, la France des droits de l'homme et des droits du peuple puisse avoir en Indochine, une autre attitude ; c'est son devoir qui lui dictera son départ ». « C'est à nous, dit-il encore ; de savoir partir de là-bas de notre plein gré, de notre bonne volonté et dans les conditions les plus favorables. Quand ? Disons encore que nous l'ignorons, nous ne sommes pas prophète. Mais ce que nous affirmons, c'est que nous devons de toutes nos forces et de toute notre conscience préparer dès maintenant cette heure-là et, plus encore, la hâter ».

Voilà ce qu'a écrit un Français, et non le premier venu, dans une publication

qui ne passe pas, que nous sachions, pour être révolutionnaire ou bolchéviste ; et voilà ce que pensent aussi beaucoup d'autres. De penser comme eux, avec plus de cœur et de ferveur, comme il sied aux principaux intéressés dans cette affaire, et de le dire avec moins de cranerie et plus de réserve, comme il convient à notre situation actuelle, s'aviserait-on de nous faire un crime ? Ce serait manquer de générosité et de bonne grâce, deux qualités bien françaises, et... qui ne coûtent rien pour le moment, puisqu'il n'est pas dit qu'il s'agit d'un avenir immédiat — Je sais bien qu'on dira de ces Français, qui sont favorables à nos aspirations, qu'ils sont de mauvais Français, qu'ils trahissent les intérêts de leur pays et font le jeu des nationalistes annamites, à moins qu'on ne les accuse de bien d'autres choses encore. Mais ce sont là moyens de discussion qui ne sont pas d'une absolue loyauté.

Aussi bien d'ailleurs, ces discussions n'ont présentement qu'un intérêt théorique. Si elles fixent les idées, elles sont encore loin d'influer sur les événements. Mieux vaut donc ne pas y insister pour le moment. A confronter des thèses contraires, on ne gagne qu'à en accuser l'opposition, ce qui n'est pas fait pour assurer la bonne entente franco-annamite.

Car, Français et Annamites, nous devons encore, n'est-ce pas, vivre assez long temps ensemble. Le plus urgent n'est-il pas d'organiser cette vie commune au mieux de nos intérêts réciproques et dans une grande mesure également solidaires ? Je dirai donc volontiers à mes compatriotes : Laissons de côté pour le moment la politique telle que nous l'entendons et qui consiste à revendiquer bruyamment des droits et des libertés. Ces choses-là ne se quémangent pas, elles se conquièrent et le plus souvent sans bruit ni fracas, à mesure que nous saurons nous imposer et occuper progressivement la place qui nous revient dans la vie nationale. La politique, de quelque point de vue qu'on l'envisage en ce pays, sera toujours dominée par cette grande question de l'indépendance qui ne saurait être utilement discutée que quand nous serons assez forts pour nous faire entendre... ici et ailleurs. Le fait est que nous ne le sommes pas encore. Travaillons

donc à nous organiser, à nous perfectionner dans tous les domaines ; c'est là l'œuvre urgente.

Mais encore faut-il que, dans cette œuvre de progrès et de perfectionnement, nous ne soyons pas contre carrés par une Administration qui, si elle n'est pas soupçonneuse et tracassière, est volontiers routinière et encline à un laisser-aller générateur de beaucoup d'abus et de fautes ; encore faut-il que nous soyons au contraire activement aidés par cette Administration que nous payons bien cher et qui se doit, qui nous doit de se montrer à notre égard bienveillante, prévenante, « tutélaire » en un mot, telle que la comprend ce peuple habitué à voir en ceux qui le dirigent et l'administrent non pas seulement des fonctionnaires, mais des guides « paternels » et vigilants.

Et ceci me ramène à mon sujet qui est d'opposer aux discussions pour le moment assez oiseuses de la politique un programme positif et pratique de grandes réformes administratives. Je n'ai pas à exposer ici ce programme qui s'étend de la réforme du mandarinat à celle de la justice, de l'assistance médicale à l'enseignement public, du crédit agricole à l'organisation communale, de l'assiette des impôts à la protection contre les inondations, la famine et la sécheresse et la colonisation agricole et l'émigration... Il me faudrait pour cela beaucoup plus de place que je n'en dispose dans un simple article de journal. Mais on remarquera que ce programme est assez vaste, assez intéressant et compréhensif pour occuper les activités de tous ceux qui s'intéressent sincèrement à la chose publique et ont à cœur de travailler au bien du pays. Certes, il prête moins à ces éloquents diatribes contre le colonialisme et l'impérialisme qui sont, ma foi, des faits avec lesquels il faut compter et qu'aucune critique, si véhémente soit-elle, ne saurait faire disparaître. Mais il a cet avantage d'être positif et de procurer,

s'il est pleinement et loyalement réalisé, des soulagements sinon des bienfaits immédiats au plus grand nombre, à cette masse bien malheureuse et assez misérable dont on parle tant et dont on s'occupe si peu. Chercher à améliorer, par des mesures administratives sagement conçues, mûrement étudiées et judicieusement appliquées, le sort de cette masse me paraît plus passionnant que de réclamer à cor et à cri le droit de s'injurier et de se traîner publiquement dans la boue, ou celui de déposer sans conviction un bulletin dans une urne en jouant au citoyen conscient et organisé.

Mais voilà : c'est cette conception assez terre à terre et un peu timorée de la « politique » que je n'ai pas encore réussi à faire partager à un certain nombre de mes compatriotes. Sans parler des intransigeants avec lesquels il n'y a rien à faire, il y a les sceptiques qui, il faut l'avouer, n'ont pas toujours tort.

— En somme, disent-ils, vous voulez « collaborer » (suivant le mot à la mode) avec l'Administration, cette administration coloniale qui, ici comme ailleurs, n'est que la gardienne vigilante des privilèges de la caste conquérante, et pour qui l'intérêt de la masse indigène est bien le moindre souci. Mais cette Administration est incapable de faire preuve à notre égard de *loyauté* en échange du *loyalisme* qu'elle exige de nous. La « collaboration » que vous préconisez est une collaboration de dupe. Vous vous faites illusion ; nous ne pouvons vous suivre...

Et voilà pourquoi votre fille est muette, je veux dire pourquoi ce « fameux parti progressiste » dont je revendique l'initiative pour le Tonkin, n'a pas encore pu voir le jour.

Je devais ces explications à mes lecteurs. Je les donne avec ma franchise habituelle.

PHAM QUYNH.

## A PROPOS DE PHAN CHÂU-TRINH

Nous avons reproduit dans notre n° de Juin (N.-P. 106) un article sur Phan Châu-Trinh publié par le Commandant ROUX dans les Cahiers des droits de l'Homme. M. A. E. BABUT, le publiciste bien connu, qui était mêlé d'assez près à l'affaire de notre compatriote, a complété cet article par des renseignements intéressants, que nous nous faisons encore un plaisir de reproduire ici d'après les Cahiers.

N.-P.

... Il y a toute une page de l'histoire de l'affaire Phan Châu-Trinh que le Commandant Roux ignore, parce qu'il n'était plus à ce moment-là en Indochine. Or, j'estime qu'il est nécessaire que cette page soit rappelée dans les Cahiers.

Ainsi le Commandant Roux ne nous dit pas que, lors de son arrestation à Hanoi, Phan Châu-Trinh n'a eu très probablement la vie sauve que grâce à l'intervention immédiate des Sections de la Ligue des Droits de l'Homme du Tonkin auprès des pouvoirs locaux, intervention qui avait son mérite, car elle impliquait un certain courage. J'ai connu là-bas des ligueurs fonctionnaires qui ont pâti dans leur carrière parce qu'ils avaient osé s'associer à la défense de Phan Châu-Trinh.

C'est cette intervention de nos sections tonkinoises qui obligea le Gouvernement de la Colonie à ne pas abandonner complètement Phan Châu-Trinh à la vengeance des mandarins de la cour de Hué.

Dans un certain passage de son article, le commandant Roux rend hommage à KLOBUKOWSKI qui, dit-il, alors qu'il était gouverneur général de l'Indochine, s'honore en gracieux Phan Châu-Trinh.

C'est exact, mais il faut ajouter que ce ne fut pas sans une longue résistance que M. KLOBUKOWSKI se décida à prendre cette mesure. Il ne la prit qu'après avoir été rappelé en France pour fournir certaines explications au Département.

Auparavant, sous son gouvernement, avaient été traités en suspects tous les Français qui avaient pris la défense de l'innocent. Je me souviens d'avoir été personnellement,

pour ce motif, littéralement boycotté en Indochine. Toutes les portes françaises se fermaient devant moi, personne n'osait plus franchir mon seuil et dans une réunion publique tenue à Hanoi, on alla jusqu'à proposer de m'abattre à coups de revolver, comme un chien, moi, l'infâme défenseur de l'antifrançais Phan Châu-Trinh.

A la même époque, à la veille de l'interpellation Pressensé sur l'Indochine, M. Klobukowski adressait à M. Millès-Lacroix, ministre des colonies, un long câblogramme dans lequel il dénonçait les ligueurs Saumont, Cognacq (aujourd'hui Gouverneur de la Cochinchine), Gounelle « qui étaient à la tête de cette campagne menée en faveur de Phan Châu-Trinh, comme des individus tarés (*sic*) et dignes d'aucune créance ».

M. Klobukowski est revenu à résipiscence depuis, c'est bien, cela lui fait honneur; mais lui décerner pour cela des éloges, dans les Cahiers, alors qu'on passe sous silence les efforts de ceux qui furent les vrais défenseurs de Phan Châu-Trinh et les premiers artisans et, sa grâce, vous avouerez que c'est là une façon bien incomplète d'écrire l'histoire.

Je le répète, je n'incrimine pas du tout les intentions du commandant Roux qui, certainement, était imparfaitement renseigné sur ce point.

J'espère que vous voudrez bien publier cette mise au point dans les Cahiers et je vous en remercie...

A. E. BABUT

## UN DISCOURS — PROGRAMME

Tandis que le Midi bouge, — séances orageuses du Conseil colonial, discussions passionnées dans la presse, mise en accusation du gouverneur titulaire de la Cochinchine lui-même, en attendant mieux : voies de faits, coups de revolvers et autres, — le calme le plus absolu règne dans le Nord. Il se trouve peut-être des gens pour le regretter. Nous devons au contraire nous en féliciter, car les Annamites n'ont rien à gagner à l'importation dans ce pays de certaines mœurs politiques d'Occident, et ce qui est pire, de celles venant en droite ligne des « vieilles colonies » françaises. Rien ne saurait nous arriver de plus déplorable que ce qui se passe couramment, sous couleur de politique, à Pointe-à-Pitre ou à Fort-de-France. Que Bouddha et les mânes de nos ancêtres nous préservent de ces « bienfaits » de la civilisation occidentale !

Ici, notre Douma tonkinoise, ancienne Chambre Consultative dont un arrêté complaisant a récemment changé le nom en celui de Chambre des Représentants du peuple, vient d'ouvrir sa session annuelle au milieu de l'indifférence quasi-générale et de l'ironie amusée et narquoise de quelques-uns qui éprouvent toujours un matin plaisir à observer les faits et gestes, attitudes et discours de nos apprentis-députés. Il est vrai que cette institution a toujours eu le don d'amuser nos compatriotes qui ne l'ont jamais prise très au sérieux. Je ne cherche pas s'ils ont tort ou raison. Il y a dans la fortune d'une institution ou dans le discrédit qui pèse sur elle une foule d'impondérables, comme dirait M. le Résident Supérieur Robin, qui échappent à une évaluation hâtive. Toujours est-il que la Chambre Consultative n'a jamais été bien populaire parmi les Annamites. La Chambre des Représentants du peuple le sera-t-elle davantage ? J'en doute un peu, à voir les éléments qui la composent et les hommes distingués — oh combien ! — qui constituent son nouveau bureau. Je ne fais pas de personnalité, mais vraiment le Tonkin mérite mieux que cela. Et dire que le Président de la Chambre pourrait être appelé un jour à siéger au Conseil de gouvernement, au futur Congrès ou

parlement indochinois. Sa « conjonctivite » serait-elle alors complètement guérie pour lui permettre de lire lui-même ses *speechs* ?...

Je me suis bien promis, en commençant cet article, de ne pas céder à une ironie facile. Je m'aperçois que je viens de tomber peut-être dans ce travers des gens qui s'imaginent qu'il est de bon ton d'adresser à nos représentants des critiques exagérées. Si tel est mon cas, j'en demande bien pardon à messieurs les *Nghi-vien* et à leur distingué Président. Aussi bien d'ailleurs mon intention n'est pas de m'occuper spécialement d'eux, puisque la Chambre vient d'être élue et n'a pas eu encore le temps de faire ses preuves. Je veux uniquement, à propos de l'ouverture de la session en cours, commenter brièvement le discours-programme qu'a prononcé M. le Résident Supérieur Robin.

Ce document est particulièrement intéressant. Il tranche nettement sur l'éloquence habituelle à ces sortes de cérémonies. Ce n'est pas un discours compassé, académique, plein de sous-entendus et de réticences, et auquel quelques chiffres de statistiques donnent un faux air de précision. Ce n'est pas non plus un satisfecit en règle que le Chef du Protectorat se décerne chaque année et décerne à ses chefs de service. Il ne nous ressasse pas de boniments plus ou moins démodés ou de généralités plus ou moins vagues. Il ne respire pas cet optimisme particulier qu'on a dénommé l'optimisme officiel, mais la franchise et l'énergie, deux qualités qu'on se plaît à reconnaître en le chef actuel du Protectorat. Bref, c'est un plan de travail net et précis que le Résident Supérieur propose à ceux dont il désire avoir les avis et les suggestions.

C'est un véritable programme que M. Robin a exposé aux Représentants du peuple. Lui-même reconnaît que ce programme est modeste, voire même un peu terre à terre. Et certes, il ne renferme pas de déclarations sensationnelles, il « n'a rien de particulièrement original ni de subversif ». Pourtant nous aimons mieux ce langage franc et positif que des promesses va-

gues, ayant appris à nous défier des « gestes » et des « symboles » et à apprécier à leur valeur les réalités tangibles, immédiates, profitables pour la masse. Il ne faut pas croire cependant qu'il ne comporte que de petites mesures immédiatement réalisables, utiles, profitables certainement, mais sans grande portée ni conséquence. Il repose au contraire sur un bon fonds théorique, sur une conception de l'Administration qui est la seule vraie puisqu'elle est la seule conforme à la tradition et au milieu indigènes. « Mon modeste programme, dit M. Robin, pourrait être contenu dans une formule qui m'est chère et qui dit tout dans sa concision : *pour et par la commune.* » Cette formule nous est chère, à nous aussi, parce qu'elle nous paraît la seule rationnelle en ce pays. Mais la commune, cette « cellule-mère de la vie annamite », on l'a tant de fois désorganisée, bouleversée qu'elle n'est plus aujourd'hui cet « organisme complet » qu'elle était autrefois. Pour lui redonner sa force et sa souplesse, il faut tout un travail non pas précisément de réforme, mais d'ajustement, d'adaptation, qui ne manque pas de difficultés. Ce travail est très délicat et exige une parfaite connaissance du milieu annamite, mais il n'est pas impossible. Qu'on se hâte seulement de l'entreprendre avant qu'il ne soit trop tard, avant que le corps communal ne s'effrite tout entier sous l'assaut de réformes inconsidérées ou mal comprises.

La commune annamite étant replacée à sa vraie place, c'est-à-dire à la base de toute la vie administrative et sociale du pays, toutes les réformes intéressant la masse du peuple se trouvent du coup simplifiées. L'œuvre d'enseignement, l'œuvre d'assistance, reposant désormais sur l'organisation communale, peuvent recevoir un plus grand développement et une impulsion nouvelle. L'essentiel est seulement que cette impulsion soit donnée dans le bon sens.

En ce qui concerne l'enseignement primaire et l'assistance médicale, nous sommes tout à fait d'accord avec M. le Résident Supérieur Robin. Nous apportons notre entière adhésion à son programme modeste, mais sensé et parfaitement réalisable.

Pour l'enseignement, une école élémentaire par village ou groupe de villages, à la charge de la commune ou des communes intéressées qui sont libres de choisir elles-mêmes leurs ma-

tres. — Large tolérance vis-à-vis des écoles privées avec le moins d'ingérence administrative possible. — Une école primaire de plein exercice au chef-lieu de chaque *phủ* et *huyên*, école modèle celle-la, entretenue aux frais de l'Administration et dirigée par des maîtres officiels. — Enfin au chef-lieu de chaque province, à côté des écoles primaires de plein exercice répondant aux besoins de la population urbaine, une école primaire supérieure, soit de plein exercice pour les provinces importantes, soit comprenant seulement les deux premiers cours dans les circonscriptions moins développées. — En somme, large décentralisation scolaire ayant pour résultat de ne pas « déraciner » les enfants de leur province et de leur famille. — Pour fournir les maîtres nécessaires à l'enseignement primaire, création au chef-lieu des grandes provinces d'écoles normales pouvant comprendre deux degrés : le premier destiné à la formation des maîtres des écoles élémentaires, le second à la formation des maîtres des écoles de plein exercice. — Une école normale supérieure à Hanoi pour la formation des professeurs de l'enseignement primaire supérieur.

Pour moi personnellement, je ne peux résister au plaisir de citer ce passage du programme d'enseignement de M. Robin relatif au « véhicule » de l'enseignement et qui répond exactement aux idées que j'ai toujours soutenues depuis des années :

« L'enseignement primaire, - et j'en tends par là tout le degré primaire et non pas seulement, comme il est actuellement convenu, les premières années, - devrait être dispensé en langue annamite avec le français comme langue annexe.

« L'examen du Certificat d'études primaires qui sanctionne cet enseignement serait modifié en conséquence comme seraient réorganisées les écoles primaires supérieures et les écoles normales qui fournissent les maîtres et les préparent à leur tâche. »

Je ne me dissimule pas que ce programme soulèverait des objections, et je devine même de quel côté elles viendraient. Mais si M. Robin était décidé à entreprendre ce travail de réforme ou plutôt d'adaptation de l'enseignement primaire aux besoins du pays et aux exigences du milieu, il

aboutirait certainement. On a trop tergiversé jusqu'ici pour qu'une décision ferme et énergique, et qui de plus est inspirée par le bon sens et une claire notion des choses, ne soit assurée de l'emporter à la fin. Est-il besoin de dire que notre concours dévoué est d'avance acquis à cette œuvre de réforme ?

Le programme d'assistance médicale, qui comporte une véritable *assistance rurale*, est également très sagement conçu et s'inspire de la même méthode de décentralisation préconisée pour l'enseignement. Une infirmerie ou une maternité par gros village ou groupe de villages, une ambulance au chef-lieu de chaque *phủ* ou *huyên*; enfin l'hôpital provincial au chef-lieu de chaque province, établissement modèle pourvu de toutes les installations modernes. Comme personnel, des infirmiers et sages-femmes ayant fait un stage à l'hôpital provincial aux frais de leurs villages; les médecins auxiliaires de l'Assistance comme directeurs d'ambulances des *phủ* et *nuyên*, le médecin chef du chef-lieu, inspecteur de l'assistance dans toute l'étendue de la province.

Enfin la réorganisation de la propriété foncière constitue également une partie importante du programme des réformes administratives de M. le Résident Supérieur Robin. C'est encore à la commune qu'il a décidé de recourir pour entreprendre cette réforme qui est déjà commencée à titre d'essai dans quelques provinces. J'ai vu moi-même, dans une circonscription de Hà-dông, opérer des arpenteurs formés aux frais des villages par les soins de l'administration provinciale; on m'a expliqué le mécanisme du système, le mode de paiement prévu de telle sorte qu'il rend les abus très difficiles sinon impossibles. C'est très ingénieux et beaucoup plus simple que ç'a n'en a l'air. Je ne doute pas du succès de cette réforme qui seule permettra la fondation de banques de crédit foncier et la création de syndicats agricoles.

Mais toutes ces réformes, comme toute l'Administration de ce pays reposent sur une réforme fondamentale qui est celle du mandarinat. On peut dire, sans crainte d'exagération, que

l'administration ici vaut ce que valent les mandarins. Ceux-ci sont en dernier lieu les agents d'exécution, ou les metteurs en œuvre, suivant l'expression de M. Robin, de toutes les mesures, de toutes les réformes administratives quelles qu'elles soient, dont le succès dépend en grande partie de la façon dont ils s'acquittent de leur tâche. D'ailleurs la population ne connaît qu'eux et n'a affaire à l'Administration qu'en la personne de ses mandarins. Le Résident Supérieur a donc beaucoup à prendre les décisions les plus justes, les initiatives les plus louables. s'il n'a à sa disposition pour les exécuter qu'un corps mandarin taré et incapable, la population n'en ressent nullement les bienfaits. Au contraire, toute réforme nouvelle constitue pour les agents chargés de son exécution une nouvelle source d'abus et de bénéfices. — Bref, le mandarinat doit être réformé. J'ai déjà exposé mes idées à ce sujet. M. le Résident Supérieur convient, lui aussi, de la nécessité de cette réforme qui réside surtout dans le mode de recrutement des mandarins. Cette réforme est à l'étude. Elle doit s'accomplir progressivement pour ne pas briser des carrières et pour sauvegarder des droits acquis.

Notons en terminant l'intention du Résident Supérieur de créer à ses côtés une sorte de Comité privé composé de personnalités annamites indépendantes pour l'aider dans l'élaboration des projets de réformes.

Voilà le programme de réformes administratives que M. le Résident Supérieur Robin vient d'exposer aux Représentants du peuple. Nous avons dit tout le bien que nous en pensons, non pas pour plaire au Chef de l'Administration locale, mais parce que ce programme correspond en grande partie aux idées que nous avons toujours soutenues jusqu'ici.

M. Robin compte sur les représentants du peuple pour l'aider à réaliser ce programme: puissent-ils ne pas décevoir son attente!

PHAM QUYNH

## LA ROUTE HANOI-SAIGON

De belles phrases célébrant les charmes de la Route Mandarine, décrivant les sites contemplés au cours du voyage, chantant la poésie des ruines Chams ou des rivages du Sud-Annam, ne satisfont pas tous les lecteurs. Il en est qui ne veulent pas être trop guidés et commandés dans leurs émotious ou leurs jugements, mais qui désirent avant tout des renseignements d'ordre pratique; itinéraire à suivre, longueur des étapes, distances kilométriques, état des routes. Le nombre des kilomètres entre Hanoi et Saigon est d'environ 1900. Mais pour parcourir 1900 km., il peut falloir plus ou moins de temps selon l'état de la route et des bacs.

On trouverait difficilement une carte indiquant de façon précise et complète toutes les courbes, tous les virages, toutes les pentes, la largeur des cours d'eau à passer, etc... En cours de route même, le touriste, le voyageur a souvent lieu de constater combien une borne kilométrique est insuffisante dans sa concision et sa brièveté. Quand on lit: Djiring 50 km., encore faudrait-il savoir s'il s'agit de 50 km. en terrain plat, ou bien en côtes et en descentes, en ligne droite ou avec de nombreux tournants. C'est que pour certaines parties du trajet la moyenne de 25 à 30 km. à l'heure serait un record, pour d'autres la moyenne de 50 est très normale, celle de 70, possible.

Bref, on peut diviser la distance Hanoi-Saigon en 12 étapes de 4 heures environ chacune, pour une automobile de tourisme. La longueur de ces étapes varie de 100 à 200 kilomètres, et la durée des parcours ne saurait en aucun cas être inférieure à 3 heures ni supérieure à 5. A une auto postale pilotée par des chauffeurs qui se relaieraient, et qui roulerait jour et nuit, il faudrait donc deux jours pour aller d'une capitale à l'autre. Je crois d'ailleurs que pareille suggestion a déjà été énoncée par le journal *France-Indochine*, il y a 2 ans déjà. Il faut envisager des causes de retard, à la mauvaise saison, — mais d'autre part les travaux d'amélioration de la route se poursuivent; presque chaque année qui s'écoule voit la suppression d'un bac et l'établisse-

ment d'un pont. Des travaux d'élargissement se poursuivent actuellement au Varella, au col de Cù-mông, près de Qui-nhơn, au col des Nuges, à la porte d'Annam, c'est-à-dire dans tous les passages difficiles; — aux environs de Sông-câu, tous les virages sont relevés, entre Hué et Đông-hói aussi. — La route permettra d'une année à l'autre des vitesses plus grandes. Les typhons eux-mêmes et les inondations, si redoutables pourtant, auront moins de prise sur elle, quand elle aura été surélevée partout où c'est nécessaire. D'importants travaux de ce genre viennent d'être réalisés ces derniers mois entre Qui-nhơn et Quảng-ngãi. — Le tronçon le plus négligé en ce moment est le tronçon Hanoi-Thanh-hóa, et dans ce tronçon même la partie la plus difficilement carrossable est la partie Nam-dinh-Hanoi. On ne peut que regretter que ces deux importantes villes du Tonkin ne soient reliées que par une suite ininterrompue d'ornières, de cassis, voire de fondrières.

Voici un tableau succinct qui permettra de se rendre compte de la longueur des 12 étapes dont j'ai parlé plus haut et de l'état de la route pour chacune de ces étapes. Le touriste, selon la rapidité de sa voiture, sa résistance physique, ou ses buts de voyage, a naturellement le droit de s'en servir avec la plus grande liberté. Toujours est-il qu'il est très possible d'aller de Hanoi à Saigon, sans grande fatigue, en six jours. Dans ce cas-là, on a même le temps d'observer un peu les hommes et les choses qu'on rencontre. Il sera peut-être nécessaire de mettre plus de temps quand des circonstances exceptionnelles l'exigeront. Un homme pressé, muni d'un chauffeur remplaçant, peut se faire transporter du Tonkin en Cochinchine en moins de deux jours.

Première étape. — Saigon-Phanthiet (bungalow); 200 kilomètres; temps nécessaire, 4 heures. Route belle, en forêt.

2. — Phanthiet-Djiring (auberge); 100 kilomètres dont 60 en montagne, vers le Lang-Biang. Temps: moins de quatre heures.

3. — Djiring-Tour Cham (bungalow)—Bas ngoi (bungalow); 200 kilomètres. Temps nécessaire : plus de quatre heures. Cent kilomètres avec virages dans le Lang-biang; 25 kilomètres de descente dangereuse.

4. — Ba-ngoi — Nha-trang — Tuy-hòa (Hôtel et bungalow); 180 kilomètres. Temps nécessaire: 4 heures, Bacs à Nha-trang et à Tuy-hòa. Passage du Varella.

5. — Tuy-hòa - Sông-cầu - Qui-nhơn (bungalow et hôtel); 105 kilomètres. Temps nécessaire: moins de 4 heures. Nombreux virages; un bac; passage du col de Cù-mông.

6. — Qui-nhơn à Quảng-ngãi (bungalow), 185 kilomètres. Temps nécessaire: moins de 4 heures. Belle route; un bac.

7. — Quảng-ngãi à Tourane (Hôtel). 125 kilomètres. Temps nécessaire: moins de 4 heures. Belle route; trois bacs dont un très court.

8. — Tourane à Huế (Hôtel). 105 kilomètres. Temps nécessaire: moins de 4 heures. Passage du Col des Nuages. 20

kilomètres de route difficile; virages, côtes, descentes; un bac.

9. — Huế à Đōng-hới (bungalow). 165 kilomètres. Temps nécessaire: 4 heures. Belle route, deux bacs,

10. — Đōng-hới à Vinh (Hôtel). 190 kilomètres. Temps nécessaire: plus de 4 heures. Belle route; deux bacs; quelques kilomètres difficiles à la Porte d'Annam.

11. — Vinh à Thanh-hóa (Hôtel). 140 kilomètres. Temps nécessaire: moins de 4 heures. Belle route; un bac.

12. — Thanh-hóa à Nam-dinh (Hôtel) et Hanoi. 180 kilomètres. Temps nécessaire: plus de quatre heures. Route en mauvais état.

On sait que le tronçon Phan-thiet-Phanrang n'est pas carrossable en entier. Il faut donc, actuellement, faire un détour, en empruntant les voies Saigon-Dalat et Dalat-Tour Cham-Phanrang.

LIBER

(France-Indochine)

## QU'EST-CE QUE L'ESPRIT SCIENTIFIQUE ?

*M. Pierre Chantaine alla demander récemment au docteur Gustave Le Bon, une définition de l'esprit scientifique. Cette initiative était précieuse, car fort peu de nos congénères sont susceptibles d'endonner ou d'en avoir pour eux-mêmes une claire notion.*

*Ceux qui ont suivi les travaux du docteur Gustave Le Bon, savent son esprit précis et comment ses idées s'expriment en formules serrées et logiques.*

*On retrouvera dans sa réponse cette alarté et cette précision.*

— L'esprit scientifique consiste à rechercher les causes des phénomènes. Dans l'antiquité, on se contentait d'observer des manifestations et d'en attribuer les origines à la volonté des dieux. Cet état d'esprit s'est prolongé longtemps. Au moyen âge, au moment de la discussion

soulevée par la loi de la chute des corps on prenait encore Aristote à témoin. I ne nous vient plus, aujourd'hui, à l'esprit de masquer notre ignorance des lois originelles en affirmant l'action de la puissance divine. A ce point de vue, l'esprit scientifique a donc progressé. Progrès dans le temps. Pas en étendue. Je ne crois pas que, comme vous le dites, l'intelligence et l'instruction contribuent à sa vulgarisation. L'esprit scientifique, en effet, est réfractaire aux masses: C'est un don, comme celui de l'artiste ou du poète. Quelque intelligent ou cultivé que soit un individu, il ne se révélera jamais l'un ou l'autre au seul caprice de sa volonté. Des lectures, des études ou des travaux personnels pourront affiner ses productions, mais, sans le don initial, rien ne sortira de son cerveau qui puisse être toléré et perfectionné.

Il en est de même de l'esprit scientifique.

A l'instar du génie créateur d'art, vous pouvez le trouver chez les individus les plus humbles, voire les plus incultes, et constater qu'il n'atteint pas des maîtres de la pensée. L'intelligence et l'instruction peuvent le développer. Elles ne le font pas naître.

L'esprit scientifique ? Il s'exerce dans toutes les circonstances et contre tous les obstacles. Rappelez-vous Galilée dans la cathédrale de Pise. En fixant les yeux sur une lampe suspendue qui se balançait lentement, il remarqua que les oscillations de son va-et-vient semblaient avoir la même durée, tout en diminuant peu à peu d'amplitude. Il fallait vérifier cette particularité et Galilée n'avait pas de montre. Il usa de son pouls. Constater que chaque aller et retour durait invariablement trois secondes lui fut facile : la loi de l'isochronisme des oscillations du pendule était ainsi trouvée.

Remarquez là une des plus belles manifestations de l'esprit scientifique. D'abord intervient l'observation du phénomène, puis l'hypothèse sur les causes de son existence ; enfin la vérification de la justesse de cette hypothèse et l'énoncé de la loi qui en découle.

Rien ne doit être inattendu dans le domaine de la recherche. Il n'y a aucune raison pour que l'esprit scientifique n'aille pas fouiller tous les problèmes. J'ai, un jour, au cours d'un de mes voyages, été emballé par un cheval assez fougueux.

J'ai voulu savoir pourquoi un cheval s'emballait et trouver les moyens de lutte dont on pouvait user contre ses moyens de défense. Et ça été *l'Equitation actuelle et ses principes*. J'ai essayé d'y dégager les lois fondamentales de l'Equitation. J'ai été, bien entendu, traité avec dureté par tous les empiriques, mais j'ai eu la satisfaction, le temps aidant, de rallier à mes conceptions tous les dissidents.

Quand j'ai affirmé que la matière

n'était que de l'énergie condensée, que l'atome n'était pas indestructible, qu'il fallait voir dans ce principe l'origine de la plupart des forces, un professeur agrégé de physique demanda que ma décoration me fût enlevée. Je restai longtemps seul à détendre mes idées. Pourtant, elles se sont imposées quand des physiciens eurent retrouvé, par des voies diverses, les faits que j'avais signalés, notamment ceux qui établissent l'universalité de la dissociation de la matière.

On a reconnu, généralement que la radioactivité, c'est-à-dire l'évanouissement de la matière, n'est pas la propriété exclusive de certains corps exceptionnels, tels que l'uranium ou le radium, mais que, sous des influences variées — lumière, chaleur, réactions chimiques — ou même spontanément, les atomes de tous les corps peuvent se dissocier, en émettant, comme le radium, des effluves, de la famille des rayons cathodiques. On commence à ne plus trop s'étonner qu'un corps chaud perde de sa masse par son rayonnement ; que la chaleur et l'électricité puissent être de simples manifestations de l'énergie intra-atomique libérée par la dématérialisation des corps.

*Et son interlocuteur lui ayant demandé dans quel domaine les scientifiques pouvaient faire la plus belle découverte, le maître répondit :*

— C'est celui de l'origine de la vie. Les phénomènes ne nous sont, en général, connus que par leurs relations. Il est opportun de rechercher leur causes fondamentales. C'est pourquoi j'incline à penser que le plus grand savant de tous les temps sera celui qui découvrira la cause précise de la germination d'une graine.

*A chacun de réfléchir sur ses paroles et de tirer profit de l'expérience d'un savant doublé d'un philosophe.*

